POÉTIQUE DE L'ANTHROPONYMIE DANS *BOULE DE SUIF* DE MAUPASSANT

Vladimir FLOREA

Abstract

This is an oriented reading of Boule de suif, approaching the text by the usage of the proper noun: synonymy, metaphor and metonymy (or their equivalents; in addition to that, this is an area that is yet unexplored) which are used unexpectedly but at the same time in connection with the signifying enterprise.

I. **Préambule**

Je me propose, dans les pages qui suivent, d'illustrer / justifier le jugement porté par Flaubert à propos de *Boule de suif* : un chef-d'œuvre de composition. Je reconnais, évidemment, que je ne prends pas beaucoup de risques à prédire le passé : Flaubert ne s'est pas trompé, et des milliers de lecteurs, français ou autres, ont confirmé son jugement.

Je vais donc dans un premier temps prendre la précaution de définir le terme composition, me contentant d'un vague « art, manière de disposer les parties d'un ensemble ».

Cet art, on peut le considérer avec l'œil d'un Louis XIV contemplant les jardins de Versailles : des allées partent, se croisent sous des angles divers, le tout dans une (presque) parfaite symétrie. Mais Maupassant n'écrit pas au XVIIe siècle ! La peinture du monde qu'il nous propose sera gauchie, décalée – lorsque le lecteur y trouve une symétrie, ce sera au bout d'un travail de recherche qui l'amènera à accepter qu'il y ait des zones de flou, d'à peu près. S'il y a une symétrie, elle peut être bancale, tordue, comme sont tordues les verticales des murs de l'église d'Auvers-sur-Oise chez Van Gogh.

Dans la composition de *Boule de suif*, on trouve donc des **événements**, des **lieux,** des **personnages**.

Je vais considérer que le lecteur est déjà au courant des événements, qui seront, de toute façon évoqués, ne serait-ce que par ricochet, à propos des deux autres éléments de la composition.

II. **Les lieux**

Les lieux sont inscrits dans la réalité :

- géographique : on a vite fait de repérer Rouen, Darnétal, Boisguillaume... sur une carte ;
- historique : avec le but et les motivations fournis par le texte, le cheminement des personnages s'inscrit dans la vraisemblance, et correspond à ce que nous savons des manœuvres et déplacements de la guerre.

Un peu à part, il y a une réalité de l'histoire littéraire : le choix de Rouen puis de Tôtes est un hommage du jeune Maupassant au Vieux (Flaubert[1]). On peut donc

BDD-A2998 © 2006 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:25 UTC)

considérer que les noms de lieu sont, pour Maupassant, une donnée extérieure obligée (donc sans intérêt pour l'analyse) dès qu'il a fait le choix de Rouen.

Restons cependant un moment à Tôtes et à son Hôtel du Commerce. Les notes de Louis Forestier dans son exceptionnelle édition en Pléiade nous apprennent qu'il s'agit en réalité de l'Hôtel du Cygne, qui existe encore. On peut donc dire que, pour éviter une reconnaissance aisée et qui deviendrait vite indiscrète, l'auteur a choisi de changer de nom, et garantir ainsi aux propriétaires une certaine quiétude. Il faut pourtant reconnaître que :
- le texte est publié dix ans après les faits racontés (1870-1880) ;
- les moyens de transport de l'époque n'ont pas grand-chose à voir avec les nôtres, ce qui fait que la curiosité ne suffit pas (il suffit de relire le récit de la partie Rouen – Tôtes du trajet).
Le nom choisi, juste, est un nom très commun : on compte par milliers les hôtels de la gare, du cheval blanc, du commerce ! Et pourtant, il y a un petit quelque chose sous le très commun...

Du commerce, c'est bien ce qu'il y a eu, cette nuit-là, à Tôtes : neuf voyageurs ont troqué leur liberté contre une nuit d'amour... non, pas vraiment, contre un rapport sexuel à sens unique. La nuit d'amour, c'est ce qu'on désigne par l'expression légèrement vieillotte de commerce amoureux, qui suppose les regards, les égards, les paroles, les caresses.

Des **regards**, il y en a eu quatre, dont seulement deux matérialisés textuellement:
- *examina longuement tout ce monde, comparant les personnes aux renseignements écrits* (p. 99) ;
- un autre regard existe, doit exister, mais n'a pas de réalité textuelle affectée, il est occulté,
- c'est ce qu'on appelle ellipse dans la petite grammaire du narratologue (p. 100) ;
- *Il s'inclina en passant près des dames* [...] *Boule de suif était devenue rouge jusqu'aux oreilles ; et les trois femmes mariées ressentaient une grande humiliation d'être ainsi rencontrées par ce soldat dans la compagnie de cette fille qu'il avait si cavalièrement traitée* (p. 109) ;
- autre ellipse, couvrant « le passage à l'acte », raconté sans être raconté, grâce au procédé commun/ virtuose de délégation de parole à un personnage (Loiseau) qui ponctue, par ses allusions indélicates, les étapes de la possession (p. 116-118).
Des **égards**, peut-être :
- pas de proposition directe et brutale devant témoins (l'intermédiaire, M. Follenvie, énonce une phrase très passe-partout : *Mademoiselle, l'officier prussien veut vous* ***parler*** *immédiatement* (p. 99)les autres les sont presque davantage *: L'officier prussien fait demander à Mlle Elisabeth Rousset si elle n'a pas encore* ***changé d'avis*** (p. 107), avec une légère variante *point encore* (p.113)) ;
- le petit geste de politesse *il s'inclina en passant près des dames* (p. 109) ;
mais le fait d'employer un messager (l'aubergiste) qui parle devant les autres voyageurs a, finalement, un effet négatif ; c'est encore ce qui se passe dans la scène décrite p. 109 – Boule de suif rougit, les autres femmes se sentent rabaissées.

Des paroles **:**
- il y a de nouveau ellipse, donnant lieu à un bref rapport, au discours indirect, par Boule de suif (p. 100) ;
- ellipse encore, et cette fois-ci, elle est totale : nous ignorons tout de ce qui a pu être dit pendant toute une nuit (p. 116-118) ;
la conclusion qui s'impose est que, tout comme il n'a pas de nom en propre, l'officier n'est jamais vu s'adresser directement à Boule de suif.

BDD-A2998 © 2006 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:25 UTC)

Des **caresses** :
- elles existent probablement (réciproques ?), mais font une fois de plus l'objet d'une ellipse indexée par le cri répété de Loiseau (*Silence !*) qui pointe vers le plafond. (p. 116-118).

Chef-d'œuvre de composition, disais-je... L'hôtel du Commerce est un double dilaté et éclaté de l'espace de la diligence : dans celle-ci, on sommeille, on mange, on procède aux premières mais maladroites approches du commerce amoureux (Cornudet – Boule de suif, passage cité ci-après), dans celui-là on dort, on mange, on fait des avances, le lieu étant scindé en deux sous-lieux spécialisés[1], respectivement l'alimentaire et le sexuel.

Pour l'alimentaire, on remarquera une symétrie complexe : les deux repas dans la diligence encadrent les neuf autres pris à l'auberge. Le premier, longuement détaillé (quatre pages) – Boule de suif partage son repas avec les autres occupants de la voiture, qui renoncent à tous leurs préjugés (morale, classe sociale...) et dévorent, dans une sorte de communion.

Le dernier – chacun mange dans son coin, les hiérarchies sont rétablies et affirmées par la nourriture (panier richement garni – rôti de veau - saucisse à l'ail - œufs-rien du tout, jeûne total ⬣) : Boule de Suif est rejetée, ignorée, la parole reste confinée horizontalement dans chaque cellule sociale, il n'y a plus d'échanges verticaux.

Les deux fois, un papier journal est présent : ici Loiseau s'en sert comme serviette pour ne pas salir son pantalon, là il sert d'enveloppe à un beau morceau de gruyère et à imprimer un titre sur le fromage – *faits divers*. C'est bien, par un effet de mise en abyme, ce à quoi on a assisté : un fait divers ! Une prostituée a cédé aux avances d'un officier de l'armée d'occupation !

III. Les personnages

Et maintenant venons-en aux personnages, qui fournissent une riche moisson de noms propres.

III. 1. Il y a d'abord des personnages réels ou mythologiques qui couvrent l'histoire. On les trouve dans la bouche du comte de Bréville et de Monsieur Carré-Lamadon ; tous deux riches, siégeant au Conseil Général, sont en train de refaire le monde, à la recherche d'un sauveur : un d'Orléans, Du Guesclin, Jeanne d'Arc, Napoléon Ier. Au moment où paraît le texte, le lecteur sait déjà que le vrai sursaut héroïque ne fut pas individuel, mais collectif : la Commune. Et, dans le texte lui-même, il y a bien une Jeanne d'Arc, c'est Boule de Suif. Elle est la seule à résister physiquement : *J'ai sauté à la gorge du premier. Ils ne sont pas plus difficiles à étrangler que les autres ! Et je l'aurais terminé, celui-là, si l'on ne m'avait pas tiré par les cheveux* (p. 96). Elle est trahie par les siens, abandonnée à l'ennemi[1]. En laissant un peu libre cours à l'imagination, on arrive à une série Boule de Suif – grasse à lard – les doigts comme des chapelets de saucisses – cochon – Cauchon – Jeanne d'Arc[1].

III 2. a. Arrêtons-nous un instant sur le nom suivant : Napoléon Ier. C'est, évidemment, une référence héroïque incontestable, surtout après la défaite de Napoléon

BDD-A2998 © 2006 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:25 UTC)

III ! Ce qui est intéressant, c'est que, dans le texte, le personnage historique est cité deux fois : la première, positivement, dans la série héroïque Du Guesclin, Jeanne d'Arc, Napoléon. La deuxième, plusieurs pages après, lors du travail collectif destiné à convaincre Boule de suif de céder à l'officier : p. 112. On passe du chef militaire victorieux, fondateur de dynastie, à l'ennemi à abattre, par tous les moyens, en opposant une Anglaise de grande famille à ce Bonaparte qui, au moment même où il est désigné par son nom de famille, est rejeté dans le grand monde des petites familles[1]. C'est donc un procédé qui s'apparenterait à la synonymie.

III. 2. b. Restons dans la famille, pour retrouver le procédé, légèrement modifié, dans la bouche de Cornudet lorsqu'il parle de *cette crapule de Badinguet* . Badinguet est un ouvrier qui a accepté de donner ses vêtements à Napoléon III[1], emprisonné, lequel a donc pu s'évader se faisant passer pour l'ouvrier. Le signifiant Badinguet renvoie au signifié Napoléon III au lieu que ce soit au signifié Badinguet. On est donc dans le domaine de la métaphore, qui n'est compréhensible et interprétable que grâce au contexte (pris au sens large co-texte + con-texte). L'émetteur Cornudet est d'ailleurs parfaitement compris par le récepteur collectif de la diligence. Un nom propre a donc été employé de manière impropre, décalée, conformément à une poétique dont je suis en train de dresser quelques traits.

III. 2. c. Viennent ensuite quelques noms employés de manière univoque dans le dialogue destiné à convaincre Boule de suif que son devoir est d'aller avec l'officier, comme Judith le fit avec Holopherne, Lucrèce (bien malgré elle) avec Sextus, Cléopâtre avec nombre de généraux romains, les femmes romaines avec l'armée d'Annibal. On peut penser que l'épisode de Judith peut être connu de Boule de suif (on apprend, p. 100, que malgré sa profession, elle fréquente l'église), on ne peut qu'être sceptique pour les autres. Peu après, l'une des deux religieuses parle du sacrifice d'Abraham, exemple sublime.

Justement, Boule de suif revient d'un baptême, et a pensé à son fils en nourrice à Yvetot (autre lieu flaubertien). Or, ce qu'on lui demande à elle,
- ce n'est pas de sacrifier son propre **fils ;**
- ce n'est pas de **tuer** l'Holopherne prussien ;
- ce n'est pas de s'offrir, telle Cléopâtre, à de **multiples** partenaires ;
- c'est, tout simplement, de faire avec **un** officier (allemand) ce qu'elle a fait tant de fois avec tant de monde, en échange de la liberté de tous.

Extraordinaire rhétorique !

Elle cèdera.

III. 3. Il est temps de passer maintenant aux personnages « réels » de l'histoire : les dix voyageurs, le couple d'aubergistes, l'officier prussien, et deux personnages évoqués, M. Tournel et Mme d'Etrelles.

III. 3. a. Un premier étonnement : l'officier prussien, parlant et agissant, ne reçoit pas de nom propre[1]. Cette absence de nom n'est pas exceptionnelle dans l'œuvre de Maupassant. Elle reste cependant remarquable si l'on songe à la débauche onomastique qui l'entoure dans Boule de suif et au poids du personnage dans l'action.

BDD-A2998 © 2006 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:25 UTC)

III. 3. b. Le couple d'aubergistes résume la diversité du monde des voyageurs : l'argent, la raison, la doxa pour M. Follenvie, la passion, la sincérité, le courage patriotique pour Mme Follenvie. Dans le couple, et c'est valable pour les trois autres (Bréville, Carré-Lamadon, Loiseau), l'épouse n'est connue que par l'appellation Mme X, sa personnalité particulière s'efface derrière la « raison sociale »[1].

M. Follenvie est l'interlocuteur attitré de l'officier : *M. Follenvie seul était autorisé à lui parler pour les affaires civiles* (p. 104). C'est bien M. Follenvie qui fera à Boule de suif les « invitations » à s'entretenir avec l'officier. Sommes-nous en présence, avec ce nom peu habituel, du procédé appelé **annomination** (tout ce qui nous fait dire « comme son nom l'indique ») ? Peut-on détecter, chez M. Follenvie, une envie ? Oui, de gagner aux cartes, de guérir de son asthme, de ne pas contrarier l'officier allemand. L'aubergiste, porte-parole de l'officier, est aussi son porte-envie. S'il y a envie folle c'est l'envie qu'a eue l'officier de posséder Boule de suif ; si le coup de foudre est noble, la folle envie est son équivalent avili. L'envie qu'éprouve l'officier se transmet, par contact, à l'aubergiste : c'est le mécanisme bien connu de la métonymie.

III. 3. c. Restons dans les couples mais prenons l'ascenseur social : voici le comte Hubert de Bréville et Madame. Il est de Bréville comme on est de Valois, de Savoie ou de Nemours[1]. On sait de lui qu'il cultive une certaine ressemblance avec Henri IV pour rappeler que *le roi avait rendu grosse une dame de Bréville dont le mari, pour ce fait, était devenu comte et gouverneur de province*. La comtesse, fille d'armateur, a peut-être augmenté la fortune de son époux. Elle passe pour avoir été aimée de l'un des fils de Louis-Philippe : décidément, dans cette famille, la bâtardise et l'adultère sont un mode de vie. Ils seront, naturellement, du complot !

Leurs voisins dans le carrosse et dans le monde, les Carré-Lamadon. Les notes de Louis Forestier nous apprennent que le personnage du mari a un correspondant facilement reconnaissable par les Rouennais de l'époque, Pouyer-Quertier. On remarque que, dans les deux cas, il d'agit d'un nom composé, ce qui lui confère une certaine allure un peu moins roturière[1]. On apprend que Mme Carré-Lamadon est beaucoup plus jeune que son époux, jolie, et consolation des jeunes officiers en garnison à Rouen ; l'amour tient une grande place dans sa vie, ce que dit Lamadon (l'amadon). Quant à Carré, il s'agirait encore d'amour :

- *Le comte parut s'apercevoir que Mme Carré-Lamadon était charmante, le manufacturier* [M. Carré-Lamadon] *fit des compliments à la comtesse.* (p. 115) – il y a un chassé-croisé de compliments dans les deux couples ;
- *Ces dames s'amusaient comme des folles. Le comte et M. Carré-Lamadon pleuraient à force de rire.* (p. 117) – on est dans l'atmosphère particulière de détente créée par le oui de Boule de suif et par tout ce que peut dégager l'action qui se passe dans le deuxième lieu de l'auberge, juste au-dessus des têtes des dîneurs...
- *« Si nous en faisions autant » dit la comtesse. On y consentit et elle déballa les provisions préparés pour les deux ménages.* (p. 119)

Serait-ce qu'on fait table commune, après avoir fait lit commun[1] ?

III. 3. e. Le dernier couple régulier est constitué par M. et Mme Loiseau. Ils font commerce de vin et habitent rue Grand-Pont, toute proche de la rue Jeanne d'Arc.

Elle est grande, forte, revêche, facilement vulgaire.

BDD-A2998 © 2006 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:25 UTC)

Lui petit, gros, jovial, amateur et faiseur de blagues. S'il quitte Rouen, c'est tout simplement pour aller toucher au Havre l'argent que lui doit l'armée française ; au retour, il serait capable de commercer avec les Allemands[1] ! En tout cas, sur la route, il n'oublie pas son négoce :

- *Loiseau alla placer du vin aux habitants du pays* (p. 105) ;
- il vend six tonneaux de vin à M. Follenvie *: il lui acheta six feuillettes de bordeaux pour le printemps* (p. 102).

Loiseau est un oiseau de nuit au regard perçant – il voit Cornudet faire des avances à Boule de suif :

On ne distinguait plus rien dans la voiture ; mais tout à coup un mouvement se fit entre Boule de suif et Cornudet ; et Loiseau, dont l'œil fouillait l'ombre, crut voir l'homme à la grande barbe s'écarter vivement comme s'il eût reçu un bon coup lancé sans bruit. (p. 97-98)

Mais une porte, à côté, s'entrouvrit et, quand elle revint au bout de quelques minutes, Cornudet, en bretelles, la suivait. Ils parlaient bas, puis ils s'arrêtèrent. Boule de suif semblait défendre l'entrée de sa chambre avec énergie. (p.102).

S'il a le regard nocturne d'une chouette, il est curieux comme une pie, et voleur comme elle, justifiant le jeu de mot d'un personnage évoqué, M. Tournel : *Loiseau vole*, créé sur pigeon vole (p. 89).

Homme d'instincts, la vue de Boule de suif refusant Cornudet dans le couloir provoque en lui des émois :

Loiseau, très allumé, quitta la serrure, battit un entrechat dans sa chambre, mit son madras, souleva le drap dans lequel gisait la dure carcasse de sa compagne qu'il réveilla d'un baiser en murmurant : « M'aimes-tu, chérie ? » (p. 103). Rideau pudique...

Homme d'instincts, il est celui qui formule à voix haute la faim dans les deux repas du carrosse :

Vers une heure de l'après-midi, Loiseau annonça que décidément il se sentait un rude creux dans l'estomac (p. 92) ;

Au bout de trois heures de route, Loiseau ramassa les cartes : « Il fait faim », dit-il (p. 119).

III. 3. f. Avec Cornudet, nous quittons la série des époux - épouses, pour entamer celle des célibataires. Il a hérité d'une petite aisance dont il lui reste peu de choses (si ce n'est l'état de rentier) : son déjeuner dans le deuxième repas de la diligence, sera fait de quatre œufs durs. Les notes de Louis Forestier, s'appuyant sur la correspondance de Maupassant, ne laissent aucun doute : Cornudet a un correspondant dans la vie réelle, c'est le citoyen Cord'homme. Et comme dans tous les romans à clef, on assiste à un savant mélange de « je cache / je dévoile ». Si l'on se contente du domaine onomastique, on constate que

- Cornudet est différent de Cord'homme
- Cornudet est partiellement identique à Cord'homme (koR = koR)
- l'identité phonétique partielle est démentie par le découpage sémantique Cor(d) *vs* Cornu

Maupassant renonce donc à un effet d'antiphrase facile, Cord'homme (= cœur d'homme) *vs* le personnage sans cœur, finalement, puisque :

- il s'est laissé aller par deux fois, espérant une réponse positive (et gratuite ?) ;
- il n'a pas fait le premier pas social (ouvrir le dialogue) dans la diligence, lors de la première partie du voyage ;
- devant ce qu'il qualifie lui-même d'infamie, sa réaction reste purement verbale, inutile et sans danger pour lui.

BDD-A2998 © 2006 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:25 UTC)

Dans le cosmos réduit et clos de la diligence, il constitue avec Boule de suif un couple virtuel, marqué par la différence aux autres couples :
- pas d'idolâtrie de l'argent ;
- pas d'idolâtrie de la famille constituée ;
- une vie sociale et mondaine un peu en marge (terme vague que j'emploie par commodité pour faire court).

Si des choses les rapprochent (le fait d'être rejetés conjointement par la société – il suffit de relire le passage contant l'installation dans la diligence, laquelle suit un certain ordre social), ils ne sont pas pour autant un couple constitué ; bien qu'il se sente jaloux dans certaines situations, Cornudet agit peu (enfin, pas du tout, sauf verbalement), est rejeté par deux fois (diligence et corridor de l'auberge, passages cités *supra*), il est essentiellement un faible, un velléitaire :
- en tant que révolutionnaire, il n'a rien réussi ;
- en tant que prétendant aux faveurs de Boule de suif, il est éconduit ;
- en tant que responsable militaire, il a tout juste réussi à déboiser un peu ;
- en tant que mari virtuel de Boule de suif, il est trompé, cocu, il porte des cornes. C'est un petit (rôle du suffixe diminutif *–et*) cornard (rôle de la racine *corn-* et rien de plus.

III. 3. g. Avant d'en arriver à Boule de suif, arrêtons-nous un instant sur un autre couple bancal : les deux religieuses. Elles sont toujours ensemble (à l'auberge, à l'église, chez le curé) et communiquent peu avec les autres. On perçoit pourtant qu'il y a une personnalité forte, c'est la plus âgée des deux, au visage grêlé par la petite vérole ; à ses côtés, une jeune, mignonne, mangée par la phtisie[1]. La vieille n'a pas de nom dans l'histoire, l'autre si : sœur Saint-Nicéphore. Nom qui ne laisse pas de nous étonner :
- c'est la plus effacée des deux qui est nommée ;
- elle porte un nom, un nom certes présent dans le martyrologe chrétien, mais un nom masculin !
- ce nom est inattendu – c'est un nom de saint de l'empire d'Orient, dont la traduction est « qui porte la victoire ».

Quelle victoire précisément ? Faut-il chercher bien loin pour se rappeler que :
- la France a perdu la guerre ;
- la ville de Rouen a cédé sans même combattre ;
- des chefs potentiels (prestige politique et / ou financier), comme Bréville, Carré-Lamadon et même Cornudet sont en fuite.

Quelle victoire, alors ? La victoire des voyageurs sur Boule de suif, due en grande partie au renfort inattendu mais efficace de la Religion interprétée par la bonne sœur *: Une action blâmable en soi devient souvent méritoire par la pensée qui l'inspire.* (p. 113)

III. 3. h. Et nous voici maintenant devant le dernier personnage, celui qui donne son nom à la nouvelle :

> La femme, une de celles appelées galantes, était célèbre pour son embonpoint précoce qui lui avait valu le surnom de Boule de suif. Petite, ronde de partout, grasse à lard, avec des doigts bouffis, étranglés aux phalanges, pareils à des chapelets de courtes saucisses, avec une peau luisante et tendue, une gorge énorme qui saillait sous sa robe, elle restait cependant appétissante et courue, tant sa fraîcheur faisait plaisir à voir. Sa figure était une pomme rouge, un bouton de pivoine prêt à fleurir, et là-dedans s'ouvraient, en haut, des yeux noirs magnifiques, ombragés de grands cils épais qui

BDD-A2998 © 2006 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:25 UTC)

mettaient une ombre dedans ; en bas, une bouche charmante, étroite, humide pour le baiser, meublée de quenottes luisantes et microscopiques.

Elle était de plus, disait-on, pleine de qualités inappréciables. (p. 91)

Le surnom est, à l'évidence, bien choisi, transparent, qui travaille sur les sèmes rotondité + lipidité. Il a un fort pouvoir identifiant qui satisfait le lecteur, d'autant que le narrateur l'emploie avec constance 13 fois dans les 8 pages qui couvrent le voyage jusqu'à Tôtes. Oui, Boule de suif convient parfaitement.

La prostituée a réussi à devenir presque une dame :
- elle est la seule à avoir résisté à l'occupant ;
- elle partage son déjeuner avec les autres voyageurs ;
- elle se conduit sobrement, a de la conversation...
- elle a des idées politiques « très comme il faut ».

Elle mène donc une vie normale, refuse, par exemple, les avances de Cornudet dans la voiture. De la prostituée, elle n'a gardé que le surnom, le nom de guerre, le nom de trottoir. Ce nom, qui rappelle constamment son métier, elle va même pouvoir le quitter, puisque son vrai nom, Elisabeth Rousset, apparaît. Elle peut redevenir une femme respectable, désignée par un nom et un prénom, comme tout un chacun. Voire ! Avec un sens des symétries décalées et inversées qui fait qu'on est effectivement en présence d'un chef-d'œuvre de composition, le texte emploie le nom, le nom propre Elisabeth Rousset[1], pour faire appel à elle en tant que prostituée. Ce nom, proféré tout haut devant les autres voyageurs dans la salle de l'auberge, fait l'effet d'un soufflet : *Boule de suif tressaillit*. (p. 99). A chaque fois qu'elle entend son nom, elle a une réaction émotive forte :
- *elle se troubla* (p. 99) ;
- *Boule de suif resta debout toute pâle ; puis, devenant subitement cramoisie, elle eut un tel étouffement de colère qu'elle ne pouvait plus parler* (p. 107);
- *Boule de suif répondit sèchement* (p. 113);

Ce trouble se comprend aisément : elle accepte d'être Boule de suif, ce nom lui permet de ne pas déshonorer celui que lui ont laissé ses parents. Or, lorsque Mademoiselle Elisabeth Rousset est appelée dans la couche de l'officier pour satisfaire son envie folle, on enlève en réalité à la pauvre fille ce qui lui restait de dignité ! On lui a pris sa nourriture, on lui prend son corps, et on va même lui prendre son nom. Oui, c'est son nom « propre » qui est sali lorsque Mlle Elisabeth Rousset et non Boule de suif est possédée par l'envahisseur.

A première vue, Elisabeth Rousset est un nom quelconque ; et il l'est réellement dans la vie réelle. En est-il de même dans l'univers que constitue *Boule de suif* ?

Dans Rousset, on reconnaît sans peine la racine roux, rousse. Et alors, dira-t-on ? Il se trouve que le roux n'est pas une couleur quelconque, elle est, de longue date, attachée au vice et à la trahison[1]. La lanterne rouge signale au passant que la maison qui la porte n'est pas une maison ordinaire, qu'on y fait commerce d'amour. Le principe est appliqué également aux personnes : en 1254, une ordonnance du roi Saint-Louis fait obligation aux prostituées de se teindre les cheveux en roux, pour bien montrer au loin quel est leur métier[1]. Même lorsque l'obligation légale s'est éteinte, des femmes ont pu trouver commode de faire ainsi leur publicité (racolage passif ?). Un rapide coup d'œil sur les toiles de Toulouse-Lautrec nous fournit la même information : le roux est la couleur emblématique de l'amour vénal.

Il s'ensuit que le patronyme Rousset est une prédestination ironique pour la petite Elisabeth à embrasser ce métier et pas un autre !

BDD-A2998 © 2006 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:25 UTC)

Le prénom Elisabeth, quant à lui, va dans le sens exactement opposé : on connaît sainte Elisabeth de Hongrie[1], qui, entre autres actions remarquables, a nourri des populations affamées – toute ressemblance avec une certaine Elisabeth Rousset qui a partagé son repas avec les voyageurs taraudés par *le violent besoin de manger* serait pure coïncidence. Le calendrier de l'église catholique cite également une sainte Elisabeth la Bonne, qui demeurait de longues périodes sans prendre de nourriture autre que l'Eucharistie – toute ressemblance avec une certaine Elisabeth Rousset qui est privée de nourriture[1] pendant la seconde partie du voyage serait encore une pure coïncidence ?...

Exprimant une chose et son contraire (sainteté + vice), le nom complet Elisabeth Rousset est donc bâti sur le modèle pictural du clair-obscur, ou, en littérature, de l'alliance de mots[1].

Faisant mentir Maupassant qui affirme puiser les noms de ses personnages tout simplement et au hasard dans un annuaire, j'ai essayé de montrer combien les créations onomastiques à la fois se nourrissent du texte tout en l'irriguant ; **tout fait sens**, et le lecteur jubile de voir le nom propre, le nom impropre et le nom sale au travail.

Notes :

BDD-A2998 © 2006 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:09:25 UTC)